

*Ce Poison
Qui
Te
Ronge*

Elie Zimmer

Ce Poison
Qui
Te
Ronge

Roman

2018

Une famille
Est un endroit où l'esprit
Entre en contact avec l'esprit des autres.
S'il y a de l'amour entre ces esprits,
Le foyer devient aussi beau
Qu'un jardin fleuri
Mais si ces esprits
Ne sont pas en harmonie
Les uns avec les autres,
C'est comme si une tempête
Ravageait le jardin.

Poème bouddhiste

A tous les bas du front
A ceux qui ont les yeux rapprochés,
Le cerveau comme de la sauce blanche
Le citron creux ou dont le pois chiche
Est tout petit

« Les personnages de ce roman étant réels,
Toute similitude avec des individus
imaginaires serait accidentelle »

A mes deux fils,

Michael

ET Gregory

*Afin que plus jamais
Les pères
Ne nuisent aux fils*

Chapitre I

Un jour de marché

Il se réveilla et ce matin-là lui sembla comme les autres matins, rien de différent. Il écouta avec bonheur s'éloigner la voiture de son père. Le bruit assourdi des pneus roulant sur le chemin de chaux qui longeait la maison le tranquillisait. Il aimait profiter de ce moment de quiétude. Détendu, les yeux fermés, il savourait avec volupté l'instant, attendant paisiblement l'heure de se lever.

Dès qu'il fut debout, il saisit, sur la table de nuit, le kéli¹ en céramique blanche qui reposait sur la bassine et il se lava alternativement trois fois chaque main, comme son grand-père le lui avait très souvent montré. Puis, se souvenant qu'il n'avait pas dit sa prière, il leva les yeux

1 Pichet religieux pour les ablutions

au ciel et remercia le Bon Dieu de lui avoir rendu son âme.

En face du lit, une énorme penderie en palissandre semblait surgir du mur. Elle était là, comme une bouche immense, dont l'intention semblait être d'avaler Petit Louis. De chaque côté de la porte parée d'une psyché, les panneaux étaient ornés de multiples moulures, représentant des scènes dont la compréhension était depuis longtemps perdue. A son acmé, une rosace en forme de soleil donnait l'impression d'un gros œil scrutant la pièce. Entre les deux meubles, une chaise Louis XIII.

Ces pieds écartés permettaient une large assise moelleuse et un dossier très haut. Il pouvait confortablement y être assis, grâce à de majestueux accoudoirs en feutrine entre lesquels il se calait ; le tout était recouvert d'un tissu rouge profond, rayé de bandes noires que venait souligner un fin liseré doré. La splendeur de ce siège laissait penser à Petit Louis qu'il était assis sur un trône.

Un jour, il avait trouvé dans un tiroir de la cuisine une couronne en carton argenté. Il

s'était assis sur sa chaise, bien placé face à la penderie et avait cérémonieusement, de ses deux mains, posé la couronne sur sa tête. Il était resté longtemps devant la glace à se regarder, imaginant d'obséquieux serviteurs obéissant à ses moindres désirs. Il lui suffisait alors d'un coup de menton pour qu'immédiatement, de languissantes esclaves couchées à ses pieds s'exhibent rien que pour lui, dansant, à peine vêtues d'un voile.

Ce matin-là, il referma consciencieusement la porte de la penderie qui était encore ouverte, enfila les vêtements qu'il avait déposés machinalement le soir même sur la chaise et se glissa sans bruit à la cuisine.

A son grand désarroi, sa grand-mère était là, déjà habillée de sa grosse robe chasuble noire, son tablier blanc et enturbannée de son habituel châle bleu. Tout dans sa tenue était suranné, à commencer par ses chaussures à cothurnes. Renfrogné, il pensa :

« Comment peut-elle s'accoutrer de cette façon ? Des vêtements pareils n'ont jamais pu être au goût du jour. »

Comme il la regardait avec déception, elle s'en aperçut et lui dit :

« Qu'est-ce t'as ? Pourquoi tu me regardes comme ça ? Tu ne m'as jamais vue ? Tu veux ma photo ? »

Il tenta par tous les moyens de faire bonne figure et de détourner l'agressivité de sa grand-mère sur un autre sujet et lui dit :

« A quelle heure va-t-on au marché, savta ²? »

Ils restèrent tous deux comme foudroyés. Si les mots disparaissent au moment où on les dit, celui-ci cessa de résonner à l'instant où il reçut une gifle.

« Petit merdeux, dit-elle, imbécile ! Je t'ai déjà dit de ne plus m'appeler comme ça, t'es fou ou quoi ? Recommence encore une fois et je t'arrache la langue. Tu ne dis ces mots à personne, tu entends ! A personne ! »

Il se savait coupable et regrettait sa nonchalance, son manque de vigilance. Il avait honte et ne savait plus comment faire, pour se débarrasser de ce regard réprobateur et sévère. Il hésita, puis, prudemment, les lèvres serrées, il attrapa délicatement, du bout des doigts

2 Grand-mère en hébreux

l'anse du sac à provision que la grand-mère avait posé sur la table.

La vieille prit son manteau et sa bourse et le poussa dehors. Ils allèrent, côte à côte, sombres, sans mot, jusqu'à la place du marché. Depuis le début des restrictions alimentaires, les commerces ambulants étaient de moins en moins nombreux. Seuls subsistaient quelques marchands de légumes, parfois de fromages, mais les vêtements, la boucherie ou la charcuterie avaient totalement disparu et plus de la moitié des commerces sédentaires du bourg avaient fait faillite.

Le grand-père disait en ronchonnant qu'on avait beau avoir des tickets et de l'argent, y'avait de toute façon rien à acheter puisque tous les magasins tiraient le rideau.

« Pire qu'en quatorze, répétait-il sans cesse. Au moins, lors de la der des ders, on pouvait braconner sans risquer de se retrouver au poteau. »

Il y avait donc ce jour-là, en tout et pour tout, deux roulottes de fruits et légumes qui se faisaient face sur la grande place rouge de la commune.

Et alors qu'ils étaient prêts d'échanger tickets de rationnement et argent contre choux et potirons, trois coups de feu distincts et clairs claquèrent, tout proches d'eux.

D'un discret camion bâché, garé tout près, s'élançèrent une escouade de soldats allemands et deux policiers français semblant davantage suivre le mouvement que l'accompagner. Les rares témoins, surpris par la brutalité des cris et des détonations, réagirent avec lenteur et hésitation à ce bouleversement de leur quotidien.

Une rafale de mitraillettes et des fenêtres brisées ajoutèrent l'épouvante à leur incompréhension. Effrayés et ne sachant que faire, certains couraient s'enfermer chez eux, oubliant sur place les denrées qu'ils étaient venus acheter, abandonnant leur chien ou, pour quelques-uns, leur compagne.

Rien de la scène n'échappa au regard largement ouvert de Petit Louis.

Sa peur était déjà à son paroxysme quand il vit un corps projeté d'une fenêtre, tournoyer comme un chat dans l'air et s'écraser tête la première sur le trottoir. Il se forma en quelques

secondes une immense tache rouge qui grandissait continuellement.

Sous le choc et l'effarement, Petit Louis, tétanisé par cette explosion soudaine et violente de barbarie, contemplait, éberlué, au plus profond des yeux vides du cadavre, plongeant avec lui dans le néant, dans cette absence de sensation.

Il comprit pourtant que, comme pour le mort, quelque chose à l'intérieur de lui venait de se briser.

Il perçut encore des cris, des pleurs. Petit Louis était blême et regardait toujours la victime dans les yeux.

C'est sans réaction qu'il vit, escortée par les soldats, la famille de Michael Benharoush. Le père, Jacob, avait la chemise rouge de sang et il soutenait madame Benharoush qui pleurait et qui tenait dans ses bras Guila, la plus jeune. Ses autres enfants, regroupés derrière elle, s'agrippaient à sa jupe. En pleurs et terrorisés par les cris, tous obéissaient, terrifiés, aux soldats qui les menaient au camion.

Il reconnut Michaël, qu'un des allemands poussait sans ménagement de sa crosse.

Il ressentit sans ambigüité les émotions de son ami comme si c'était les siennes et, quand il le vit disparaître sous les bâches du véhicule, son cœur cessa de battre durant quelques secondes. De longues minutes plus tard, on évacua deux brancards ensanglantés de la maison des juifs. Comme leurs visages étaient recouverts, Petit Louis présuma qu'eux aussi étaient morts. On les laissa devant l'immeuble, le temps de poser le défenestré sur une civière.

Une voiture de la kommandantur freina brutalement devant les dépouilles. Il en descendit trois hauts gradés qui semblaient très satisfaits.

Ils serraient les mains des soldats, les félicitaient et riaient très fort, soulevaient les linceuls, regardaient le visage des morts. Le chauffeur, insensible au tohu-bohu, était resté assis sur son siège, n'observant ni la scène ni Petit Louis ni même les rares badauds qui se trouvaient encore sur la place. Il n'avait d'yeux que pour son volant, sur lequel une de ses mains encore posée ne cessait mécaniquement d'en faire le tour tandis que l'autre, inerte, pendait mollement le long de la portière.

Puis, soudainement, la voix d'un des chefs claqua aussi vive qu'un fouet et l'on vit immédiatement charger les trois civières dans le même camion que Michaël et sa famille.

Et lorsque le dernier soldat s'installa à l'arrière du véhicule, il aboya un ordre en allemand en direction du chauffeur, frappa trois coups secs et espacés sur la carrosserie puis il rabassa la bâche et le camion démarra. On le vit disparaître lorsqu'il tourna rue Victor Hugo. Petit Louis fut pris d'une violente nausée.

Figé dans sa terreur, seul avec ses pensées, il ne voyait plus rien de cet univers où s'affrontent ombre et lumière, où se conjuguent immobilité et mouvement.

Englouti par l'absence d'existence, il se sentit extirpé de l'abîme par sa grand-mère qui le tirait, n'entendant que confusément la voix de celle-ci, qui lui disait :

« Viens, mais viens donc. »

Ils quittèrent la place mais, dans leurs têtes, résonnaient toujours les cris sauvages des allemands et, tandis qu'ils remontaient la rue Gaspard Picard, il sentit la main de sa grand-mère se crispier dans la sienne. Une peur

panique les submergea, envahissant leurs esprits au point qu'ils se mirent à courir, affolés, se tirant l'un l'autre, pleurant et hurlant en même temps.

Lorsqu'ils arrivèrent au foyer familial, tous deux sanglotaient encore mais, après avoir écouté, ainsi que les autres membres de la famille, le drame qu'ils avaient vécu, son père avec une moue dubitative, s'adressa à lui et dit :

« Mais putain, arrête de chouagner, ce n'est pas toi qu'ils ont tué ! T'as rien toi ! Alors pourquoi tu pleures ? »

N'espérant aucun soutien des siens, il ne fut étonné ni du manque de bienveillance de son père, ni de l'indifférence de sa mère qui continuait, indolente et détachée, à recoudre des vêtements.

Il aurait aimé être pris dans ses bras, consolé, rassuré.

Cette attitude le rendit amer, mais le coup fatal lui fut donné par sa sœur, qui lui assena :

« Tu vois : si tu t'étais levé plus tôt, rien de cela ne te serait arrivé. »

Se sentant incompris, abandonné à lui-même, il pleura toute la soirée, seul, assis sur une barrière, non loin de la maison. Impuissant, il pouvait donner libre cours à son chagrin, sans avoir le sentiment d'être jugé.



Chapitre II

Sur le chemin de l'école

Le lendemain, il se réveilla et ce matin-là lui sembla comme les autres matins : rien de différent. Comme chaque jour de la semaine, il se rendait à l'école.

Dès les premières maisons du bourg, son chemin croisa celui d'un personnage à l'attitude inquiétante. De longs cheveux blonds filasses tombaient sur un visage maigre à la peau très blanche et mal rasée ; le nez, bien que camus, était presque aussi long que sa cigarette. Il était assis sur le dossier d'un des bancs de pierre de la rue Carnot. Les pieds écartés sur le siège, les coudes appuyés sur les

cuisse, la tête à peine plus haute que les genoux, d'une allure faussement nonchalante, il fumait. Ses vêtements sombres étaient sales et il était chaussé de gros bottillons à lacets comme en portaient il y a encore quelques mois les soldats français. Tout en remontant la rue, Petit Louis, du coin de l'œil, le vit ouvrir une bouche démesurée afin d'exhaler de larges cercles de fumée.

Petit Louis changea de trottoir pour éviter tout contact. Mais, arrivé à sa hauteur, l'individu lui lança :

« Viens ici ! »

Petit Louis continua sa route sans tenir compte de ses injonctions.

Mais, après avoir sauté du banc et malgré des gestes saccadés et une démarche rigide, l'individu fut sur lui en deux enjambées.

Son haleine puait le mauvais vin rouge.

Il devait bien faire deux fois la taille de Petit Louis.

« Quand j'te dis de venir, tu viens, t'as compris, tête de con. »

Puis il agrippa à deux mains Petit Louis par le col et le jeta contre le mur. Le ressaisissant de